

CHARLES MONSELET

---

**LES VIGNES**  
**DU SEIGNEUR**



PARIS

VICTOR LECOQ, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

10, rue du Bouloi, 10

---

1854

CHARLES MONSELET

LES VIGNES  
DU SEIGNEUR



PARIS

VICTOR LECOQ, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

10, rue du Bouloi, 10

—  
1854

## The Project Gutenberg eBook of Les vignes du Seigneur

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org). If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: Les vignes du Seigneur

Author: Charles Monselet

Release date: October 16, 2020 [eBook #63470]

Most recently updated: October 18, 2024

Language: French

Other information and formats: [www.gutenberg.org/ebooks/63470](http://www.gutenberg.org/ebooks/63470)

Credits: Produced by René Galluvot (This file was produced from images generously made available by The Internet Archive/Canadian Libraries)

\*\*\* START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LES VIGNES  
DU SEIGNEUR \*\*\*

CHARLES MONSELET

**LES VIGNES  
DU SEIGNEUR**

PARIS

VICTOR LECOQ, ÉDITEUR

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

10, rue du Bouloi, 10

1854



## ODE A L'IVRESSE

Ivresse chaude et forte,  
A qui j'ouvre ma porte  
Les jours de désespoir,  
Ivresse, viens ce soir.

Viens, éclate et flamboie!  
Ivresse, sois ma joie;  
Apaise à flots pressants  
La soif de tous mes sens.

Viens, nous irons, ma chère,  
Voir sous le réverbère  
Les ivrognes ronflants  
Et rouges de vins blancs;

Et ces fakirs des halles,  
Qui rêvent sur les dalles  
D'un cabaret impur,  
Les yeux fixés au mur.

Sur le seuil des tavernes,  
Trébuchants, les yeux ternes,  
Ta bouche me dira  
Hoffmann et Lantara.

Quelle forme enchantée,  
Courtisane-protée,

Quel costume impromptu  
Pour moi vêtiras-tu?

Auras-tu robe blanche,  
Col étroit, lourde hanche,  
Et, Champagne engageant,  
La couronne d'argent?

Seras-tu la coquine  
Et svelte Médocquine,  
Qu'on boit à petit feu,  
Fille de Richelieu?

Ou la Flamande épaisse,  
Honneur de la kermesse!  
Dont Brauwer le fripon  
Tracasse le jupon?

Terrible ou caressante,  
Pâlie ou rougissante,  
Au diable l'embarras!  
Viens comme tu voudras;

Viens, pourvu que je voie,  
Vieille fille de joie,  
Étinceler encor  
L'eau-de-vie aux yeux d'or,

Sans voile, sans agrafe,  
Toute nue, en carafe,  
Éclair emprisonné  
Sous le cristal orné!

Viens, je suis ton poète!  
Avant que je te jette  
Mes bras autour du cou,  
Va mettre le verrou.

Est-ce que tu me boudes?  
Pose là tes deux coudes,  
Et, pendant que je bois,  
Parle-moi d'autrefois.

Te souvient-il, drôlesse,  
De ma grande tristesse  
Et des pleurs insensés  
Que nous avons versés?

Heures trop tôt flambées!  
Grosses larmes tombées!  
Fureurs sous les balcons!  
Délires sans flacons.

Bah! si je vous regrette  
C'est peut-être en poète;  
Et peut-être ai-je tort  
De croire mon cœur mort.

L'amour! je le retrouve,  
Chaud comme sang de louve,  
Au fond du verre ardent  
Qui grince sous ma dent.

Mettre, ô folle merveille!  
Des baisers en bouteille,  
Et, comme une liqueur,  
Boire à longs traits son cœur!

Aussi bien, ma maîtresse,  
C'est toi, toi seule, Ivresse!  
Et, dans tes bras de feu,  
A tout j'ai dit adieu.

Ah! comme je t'adore,  
Effroyable Pandore!  
Pourtant, je te le dis,

Souvent je te maudis.

Cet amour que j'étale  
Pour toi, belle brutale,  
On en sait le pourquoi:  
Tu ne trompes pas, toi!

Tu ne sais pas, d'usage,  
Avec un art sauvage  
Tirer les pleurs des yeux:  
Tu fais mourir, c'est mieux.

Viens, les coupes sont prêtes,  
Madère des tempêtes,  
Toi, gin qui fais les fous,  
Et vin à quatre sous!

Viens, il me faut la lutte  
Sous la table en culbute,  
Tous deux, à bras le corps,  
Et les yeux en dehors.

Les bouteilles qu'on casse,  
Les chaises que ramasse  
Le plaintif hôtelier,  
Tordant son tablier;

Les coups, et puis la garde,  
Et le sang qu'on regarde  
Couler stupidement  
Sur le plancher fumant...

Prends toute ma tendresse,  
Je t'appartiens, Ivresse;  
Maintenant c'est ton tour,  
Et que meure l'Amour!

Meurs, toi qui fus mon maître,

Meurs deux fois;—et peut-être  
Qu'un jour, en frappant là,  
Plus rien ne répondra!



# EN MÉDOC

POÈME

## I.

Le pays de Médoc, c'est la verte oasis  
Qui s'élève au milieu des landes de Gascogne;  
Elle a des bois épais et des étangs fleuris,  
Et des nappes de vigne aux sentiers infinis,  
Belles à réjouir le poète et l'ivrogne.

Elle repose et tremble entre deux vastes eaux;  
L'Océan la dévore et le fleuve la berce;  
La Garonne l'endort au chant de ses roseaux;  
De son pied irrité la mer la bouleverse  
Et change tous les jours les dunes en tombeaux.

Le Médoc est charmant: il réjouit la vue;  
J'aime ses bourgs ombreux dans l'horizon noyés,  
Ses brouillards du matin et ses bas-fonds rayés,  
Ses pins toujours tremblants que traverse la nue,  
Ses innombrables ceps qui croissent par milliers  
Comme au pays normand font les petits pommiers.  
L'âge d'or dans son sein a renoué la trame  
Des anciens jours de paix, de labeur et de foi;  
Ses clochers ont des sons qui vont remuer l'âme;

On y croit aux sorciers, on adore le roi.  
Ce ne sont, au soleil, que joyeuses familles,  
Jeunes femmes, enfants, brunes et fortes filles  
Dans les sillons rougis suivant les chariots;  
Alertes compagnons aiguillonnant l'allure  
Des grands bœufs mugissants, qui portent pour parure  
Des grappes à leur tête en guise de grelots.  
Ce ne sont tous les jours que danses et délires,  
Que chansons appelant un chœur d'éclats de rires,  
Un tableau rencontré de Léopold Robert!

C'est le pays fertile. Alentour, le désert.  
Alentour, l'étendue immobile et brûlante,  
La terre qui se tait quand la lumière chante,  
Le néant qui fait peur à l'âme et peur aux yeux.  
Alentour, la misère et sa nudité pâle,  
Le hâve paysan, frileux et souffreteux,  
Hissé sur ses grands bois, avec son chien honteux,  
Pourchassant en silence un noir troupeau qui râle,  
Le pêcheur dont on voit le talon s'essayer  
Sur le sable endormi qui peut se réveiller...  
Un jour sera, dit-on, où le vieux dieu Neptune  
Cessera de briser ses leviers souverains  
Et d'ébrêcher son sceptre aux cailloux de la dune:  
Jadis il a juré, par sa barbe aux longs crins,  
Qu'il viendrait engloutir le Médoc, à la lune,  
Avec tous ses tritons et ses vassaux marins!

## II.

Près du fleuve gascon, urne aux ondes moqueuses  
Entre Dignac, Loirac, Queyrac, Seurac, Cyvrac,  
Au milieu des grands crus et des villas fameuses,  
S'égare en vingt détours le bourg de Valeyrac.

De loin, on le pressent à ses plaines bénies,

A ses oiseaux bavards, à ses poudreux buissons,  
A sa blanche fumée aux torsades bleuies.  
C'est ce riant hameau que tous nous connaissons.

Les meules de foin vert à l'horizon groupées,  
Les vaches, les canards et les petits garçons,  
Des charrettes gisant dans un coin, éclopées;  
La place aux huit ormeaux; l'église, vis-à-vis,  
Où nous avons, enfants, communié jadis;  
Le bois, des deux côtés emprisonnant la vue,  
Qui penche sans un bruit ses massifs noirs et lourds  
Et finit au tournant de la maison prévue,  
La maison du berceau qui sait nos heureux jours,  
Et les jardins déserts où veillent nos amours!

On était en automne, et, par une embellie,  
L'aurore se levait, frissonnante et pâlie:  
Ses voiles teints de pourpre, échappés à ses doigts,  
Balançaient vaguement, comme une large écume,  
Les coteaux d'orient endormis dans la brume,  
Et jetaient cent lueurs aux tuiles des vieux toits.  
Tout dans le fond du parc et parmi la grande herbe,  
Ils allaient à pas lents, l'un sur l'autre appuyés,  
Elle, les yeux baissés, lui, le regard superbe,  
A travers la bruyère et les bleuets ployés.

Ses blonds cheveux étaient noués à la Diane,  
Un lien de velours rouge en dessinait le tour;  
Et leurs anneaux tombant sur sa chair diaphane  
Ombrageaient son épaule au limpide contour.  
Un ruban, qui flottait, serrait sa taille fine;  
Elle avait mis à nu ses petits bras soyeux;  
Et, le long du chemin étroit et sinueux,  
Passait et repassait la blanche mousseline,  
Entre les arbrisseaux, entre les troncs noueux,  
Comme une jeune fée à l'œil qui la devine.  
Ces deux amants marchaient et se parlaient si bas,

Que les lézards peureux ne s'en détournassent pas;  
Coquelicots et lys saluaient leur passage,  
Branches de s'agiter; et, du haut du feuillage  
Où d'invisibles nids dérobaient leur séjour,  
Il leur tombait des chants de bonheur et d'amour!

Mais les parents suivaient. Leur entretien, sans doute,  
A ce que je suppose, était moins attachant,  
Car ils parlaient très-fort, et d'instant en instant  
Coupaient par les sentiers pour abrégier la route.  
On devinait soudain, à les apercevoir,  
La mère de Lucien et l'oncle de Nicette:  
L'une au maintien pieux, toujours vêtue en noir,  
Veuve encore attrayante et de mine discrète;  
L'autre, obèse et rougeaud, campagnard enrichi,  
Façon de Carabas engraisé par l'ennui.

Ces gens-là possédaient une ancienne futaie,  
Séparée autrefois par une vive haie  
Où s'épanouissait Avril à son retour,  
Et par où les enfants s'entrevirent un jour.  
Ils étaient bien petits, la haie était bien close;  
«Les paroles passaient, mais c'était peu de chose.» [1]  
Mais au printemps prochain, quand les rayons premiers  
Revinrent entr'ouvrir les fleurs fraîches écloses,  
O bonheur! leurs deux fronts gagnèrent les rosiers  
Et leur premier baiser s'échangea dans les roses.

[1] La Fontaine: *Pyrame et Thisbé*.

Lucien partit un jour, sa mère l'ordonna.  
Il allait à Paris terminer ses études.  
Que de pleurs, de serments, de gages on donna  
De part et d'autre! Adieu nos chères solitudes!  
Adieu notre Médoc, notre bonheur ancien!  
Nos chiffres enlacés sur l'écorce des chênes!  
Adieu, jusques au jour des vendanges prochaines!

Nicette soupira tous les jours.—Et Lucien?

### III.

Vingt ans et voir Paris! Fuir la province aimée,  
Cette vieille nourrice au front doux et songeur,  
Voir derrière ses pas la porte refermée,  
Sentir sécher l'adieu sur sa lèvre embaumée,  
Et s'en aller où va tout enfant voyageur!  
C'est le destin fatal.—Là-bas est la merveille,  
Dit une voit trompeuse à qui l'on tend l'oreille.

Lucien connut Paris; et, comme la plupart,  
Il se laissa gagner par de vaines chimères  
Qui, la rose aux cheveux et la flamme au regard,  
S'en vinrent le chercher, un matin qu'à l'écart  
Le souvenir faisait ses heures plus amères.  
Il ne posa d'abord qu'un pied indifférent  
Dans ce monde joyeux, qui le trouva de glace;  
Mais bientôt,—je ne sais quel charme l'attirant—  
Il entra tout entier et demanda sa place.

Et ce fut de ce jour qu'à des épines d'or  
Il déchira son cœur et perdit la sagesse;  
Et qu'à ce sol étroit attachant son essor,  
Il ne s'occupa plus qu'à vieillir sa jeunesse.

Il connut de ce temps la sottise et les mœurs,  
Dépouilla désormais ses anciennes humeurs,  
Les femmes de toujours, les folles Cydalises,  
Dont les jours ne sont rien qu'un vif enivrement,  
Salamandres d'amour, de toute flamme éprises,  
Passèrent près de lui dans leur essaim charmant.  
Elles ne mettent plus, ainsi que les marquises,  
Ces mouches sur le teint qui faisaient l'œil moqueur,  
Les mouches d'à présent se portent sur le cœur.

Ce furent celles-là, Lucien, qui te perdirent,  
Lorsque à ton cou d'enfant elles se suspendirent,  
Et que de tes trésors de tendresse amassés  
Elle t'eurent tout pris, sans t'avoir dit: Assez!

Si bien qu'à la vendange où l'attendait Nicette,  
Quand s'en revint Lucien, espéré si longtemps,  
Il n'était plus le même,—ô surprise inquiète!—  
Il avait vu Paris, il n'avait plus vingt ans.

#### IV.

Allons, les vendangeurs, la cloche vous appelle.  
Debout, et travaillez; c'est l'heure du réveil;  
L'horizon que sillonne une jeune étincelle  
S'ouvre comme un cratère et vomit un soleil!

Et tous, dans le hangar où le maître les parque,  
Comme un bétail grossier sur la paille étendu,  
Hommes, femmes, enfants,—sans donner une marque  
De mécontentement, de sommeil suspendu,—  
Se lèvent pour avoir le pain qui leur est dû.  
Ce sont des paysans aux formes athlétiques,  
Taillés sur le patron des montagnards antiques,  
Avec des nerfs d'acier et des poitrails velus;  
Un sayon en lambeaux couvre à peine leur torse;  
Leur chair, comme le buffle, est d'une épaisse écorce,  
Et sans crainte de l'air ils pourraient aller nus.

Partons, mes vendangeurs, car le coteau ruisselle.  
Il se dresse éclatant, ses flancs semblent fumer,  
Il gémit sous la vigne: on dirait qu'il recèle  
Une haleine puissante et prompte à s'enflammer.  
Le cadavre géant de l'antique Cybèle,  
Qu'au fond du sol ardent va chercher le rayon,  
Se ranime et tressaille;—aux fentes du sillon

On croirait voir percer le bout de sa mamelle.

On part, musique en tête. On gravit le coteau,  
On pose un pied glissant sur le sable qui grince;  
Puis, à chaque sentier, la troupe se fait mince:  
Ceux-ci sur le versant, ceux-là sur le plateau,  
S'égarant à loisir parmi les feuilles vertes;  
La vigne a remué ses branches entr'ouvertes,  
Et tous ont disparu comme sous un manteau.

Le bœuf regarde au loin, traînant l'essieu qui crie,  
Car la charrette est pleine; et j'entends le bouvier  
Traîner ses sabots lourds sur la terre amollie.  
Le chien aboie et court,—on arrive au cuvier.

C'est une cave immense, ou plutôt c'est un antre  
Où le vin en courroux monte au nez dès qu'on entre,  
Courant des piliers noirs au cintre surbaissé,  
—Un temple de Bacchus dans le sable enfoncé.—  
Comme un chœur de Titans, là sont d'énormes cuves  
Où la liqueur mugit comme dans des étuves.  
Douze à quinze garçons, du matin jusqu'au soir,  
Nu-jambes et nu-pieds dansent dans le pressoir,  
Une étrange vigueur en leurs veines circule:  
On les dirait piqués par une tarentule;  
Sous leurs talons nerveux, rouges et ruisselants,  
Dans la mare de bois les grappes s'éparpillent;  
Les raisins égorgés éclatent et pétillent;  
Ils courent éperdus, noyés, demi-saignants;  
Toujours monte et descend la brutale cheville,  
Le danseur infernal les brise sans les voir,  
La grappe aux longs bras nus comme un serpent sautille,  
La boisson turbulente écume,—tourne,—brille,  
Et s'égoutte en chantant au fond du réservoir!

On n'avait pas encore atteint ces jours d'octobre  
Où de bruit et d'éclat la terre se fait sobre.

La chaleur était grande. Au lit de l'occident  
Le soleil retrepait son disque fécondant,  
Fier encor, rejetant son manteau par derrière  
Sur le seuil, où reluit une pourpre dernière,  
—Tête sans diadème et lente à s'effacer;—  
Tandis que, dans un coin du ciel lourd de l'automne,  
L'autre roi réveillé qui murmure et qui tonne,  
La foudre se rangeait pour le laisser passer!  
La prairie arrêtait ses herbes ondoyantes;  
Immobiles, sans bruit, les vagues haletantes  
Brûlaient et flamboyaient à ses derniers rayons,  
Et la colline aussi, d'arbres échelonnée,  
Et de rouges vapeurs bordée et couronnée,  
Dressait ses peupliers en muets bataillons;—  
Si qu'un vent étourdi les fouettant de ses ailes  
Jaillissaient aussitôt des milliers d'étincelles!

Et le soir s'abaissait. Par la plaine et les monts,  
Sous les cieux imprégnés d'une couleur orange,  
Il courait en tous lieux une harmonie étrange,  
De ces ranz inconnus et doux que nous aimons.  
C'étaient des bêlements, des sifflets, des clochettes,  
C'étaient des angélus, des grillons, des musettes,  
Une hymne sainte et grave, un bruit sévère et lent;  
C'était le bruit que fait le jour en s'en allant.

Tout dans le fond du parc, et parmi la grande herbe,  
Ils allaient à pas lents, joyeux,—heureux déjà;  
Elle, les yeux baissés, lui, le regard superbe,  
Comme si rien d'amer n'avait passé par là.  
Des bonheurs d'autrefois ils renouaient la gerbe.

Comme on se séparait, Lucien saisit soudain  
Une main qu'on laissa reposer dans sa main,  
Et puis dit, d'un accent que le regard achève:

—Ce soir, près de l'étang...—Nicette avait frémi,  
Sa blanche main s'était retirée à demi;  
Et, son œil s'entr'ouvrant comme au milieu d'un rêve,  
Elle le regarda. Lucien la salua,  
Et de l'air d'un Don Juan à grands pas s'éloigna.

Plus tard, si vous eussiez suivi la sombre allée  
Vers la pointe du bourg, au fond de la vallée,  
Vous eussiez vu sans doute une ancienne maison  
Noirâtre sous le lierre et de chênes voilée;  
Une croix de Saint-Jean orne son vieux blason;  
Elle est haute et bardée en style de prison.  
On la dirait déserte. Une seule croisée  
Derrière s'ouvre un peu, petite, treillissée,  
Des vases sur le bord, penchant sur un bassin.  
On entendait alors le son d'un clavecin.

Nicette alla livrer sa tête rose et chaude  
Au vent de la croisée; et, le front dans les doigts,  
Elle regarda fuir les horizons étroits.  
Un ver-luisant dardait sa flamme d'émeraude;  
Un vent plaintif courait dans un air vaporeux,  
Un linot réveillé chantait, fermant les yeux;  
Les feuilles bruissaient, les ronces endormies  
S'agitaient comme au pas des gazelles amies.  
Sous ces parfums d'amour sa tête s'inclina—  
Quand sept fois lentement la pendule sonna...  
Elle eut peur et trembla. La fenêtre fermée,  
Elle prit sa mantille et se mit à genoux.  
Dans un brun cadre d'or la Vierge bien aimée  
Épanchait sur son front son regard le plus doux.

—Vierge, faut-il aller ce soir au rendez-vous?

## VI.

Sous les sombres tilleuls j'ai vu passer Nicette.  
Elle marchait sans bruit et semblait inquiète.  
On eût dit que ses pas l'effrayaient, et souvent  
Elle se détournait pour écouter le vent.

C'était près de l'étang où se mire, étonnée,  
La lune dans les joncs de vapeurs couronnée,  
Et qui semble flotter,—fantastique tableau,—  
Allongée et plissée à chaque rond de l'eau.

L'heure du rendez-vous était pourtant venue.  
Nicette ressentait une crainte inconnue,  
Et disait fréquemment, cherchant à contenir  
Le trouble de son cœur:—Comme il tarde à venir!

Puis elle s'asseyait au bord d'un banc de pierre;  
Et, sa main s'en prenant à des touffes de lierre,  
Elle les effeuillait, et d'un pied agité  
Les enterrait au fond du gazon argenté.

Lucien n'arrivait pas.—O mon Dieu! disait-elle,  
D'où vient que mon front brûle et que ma foi chancelle?  
Patience! Sans doute il n'est pas assez tard.  
Il ignore le mal que me fait son retard.

Elle essayait alors de chasser sa tristesse.  
La nuit versait partout une limpide ivresse;  
Et les plantes ouvraient, à son tiède baiser,  
Leur sein d'or où la mouche aime à se reposer.

—C'est étrange pourtant, pensait la jeune fille,  
Dont un tressaillement soulevait la mantille;  
La campagne est ce soir si douce à l'entretien,  
Cette nuit est si belle et rayonne si bien!

C'est qu'il ne m'aime plus; et je suis effacée  
De son cœur, à présent, comme de sa pensée.  
Notre amour a duré notre enfance, c'est tout.

Le ciel n'a pas voulu m'entendre jusqu'au bout.

Et Nicette penchait, entre ses mains voilée,  
Sa jeune tête pâle et toute débouclée.  
La brise s'en jouait, et courait par moment  
Sous les sombres tilleuls harmonieusement.

Déjà, bande joyeuse! au bas de la vallée  
Les vendangeurs dansaient sous la treille étoilée,  
Mais, traversant les prés, la danse et la chanson  
Expiraient auprès d'elle ainsi qu'un faible son.

Pourtant, la pauvre enfant, elle espérait sans cesse.  
Comme des diamants tombés dans l'herbe épaisse,  
Ses pleurs longtemps tenus se répandaient tout bas,  
Elle attendait toujours.—Lucien ne venait pas.

C'est qu'à l'heure où, cédant à sa pensée indigne,  
Il accourait vers elle, en traversant la vigne,  
Un remords généreux, au détour du chemin,  
Comme un ange du ciel l'avait pris par la main.

Tout à coup, du milieu de son insouciance,  
S'éleva contre lui sa jeune conscience;  
Et, dans la nuit sereine, il se sentit broncher  
Lorsqu'il se demanda ce qu'il allait chercher.

Alors il reporta ses regards en arrière;  
Sa jeunesse à son cœur remonta tout entière;  
Et, retrouvant soudain son amour d'autrefois,  
Il s'enfuit en cachant sa tête entre ses doigts.

## VII.

Un petit cabinet—nu,—blanc;—une croisée  
Ouvrte,—un lourd rideau tout trempé de rosée;

Devant un noir pupitre—un jeune homme,—c'est tout.  
Au dehors la campagne, et le calme partout.  
Il travaille. Un rayon égaré s'éparpille  
Dans un coin du plancher dont la poudre scintille;  
Une brise suave agite l'air tiédi  
Qu'emplit de son bourdon un frelon étourdi.  
L'angélus argentin tinte au fond du village,  
Dans un arbre,—à côté,—les oiseaux font tapage.

Il écrit. Son front clair est à demi-penché,  
Comme fait un poète à son livre attaché.  
C'est Lucien; il écrit une lettre à Nicette,  
Une lettre d'excuse et d'amour, ainsi faite:  
«—Il faut me pardonner, Nicette. Vois-tu bien,  
Au rendez-vous d'hier comme j'allais me rendre,  
Une voix, qui priait, à moi s'est fait entendre.  
Sais-tu? c'était la voix de ton ange gardien.  
Je n'ai pu résister. C'est parce que je t'aime  
Que je suis, ce soir-là, revenu sur mes pas;  
Cela te semble étrange et peu croyable même,  
Nicette; mais un jour tu me pardonneras.

»Ce n'est pas tout non plus. Ton front égal encore,  
Qu'ont rarement terni de soucieux instants,  
S'éclaire aux blancs rayons d'une durable aurore:  
Dans ta jeune pensée il est toujours printemps.  
Néanmoins, tu n'es plus une enfant, ma Nicette:  
La beauté de la femme en tes traits se reflète,  
Et celui qui te voit, beau lys épanoui,  
S'arrête, et bien longtemps te regarde, ébloui.  
Or, moi, je suis jaloux de cette candeur sainte,  
Je veux la préserver de toute sombre atteinte,  
Écarter d'alentour tout soupçon alarmant,  
Car c'est mon bien, d'ailleurs, et je veux constamment  
Garder cette beauté sereine et fortunée  
Que te donna le ciel et que tu m'as donnée...»

Lucien s'interrompit. Le vent frais du matin  
Soulevait le rideau qui voilait sa fenêtre.  
Les exploits des chasseurs s'entendaient au lointain;  
Cramponné par dehors, et regardant en traître,  
Se penchait dans la chambre un liseron mutin.

Il reprit:—«Maintenant, il faut plus de réserve  
Dans nos mystérieux et tendres rendez-vous.  
—Cela me coûtera—pour que Dieu nous conserve  
Son indulgent regard qui fait les jours plus doux.  
Nicette, il ne faut plus, dans les vastes prairies,  
Comme nous faisons, nous égarer le soir.  
L'heure est trop dangereuse aux vagues rêveries;  
Il ne faut plus aller sur le banc nous asseoir.  
Te souvient-il du jour où, sous l'épais ombrage,  
Nous marchions, pensifs, en chemin attardés?  
Nous voyant seuls tous deux, un homme du village  
Nous a—se détournant—plusieurs fois regardés.  
Cela te fit monter la rougeur au visage.  
Il ne faut plus rougir, Nicette; et pour cela  
Il faut être ma femme; or, mon bonheur est là.

»J'ai voulu te parler de la sorte, Nicette;  
J'ai fini. Mon souci, je l'ai dit tout entier;  
Et j'ai laissé tomber mon cœur sur ce papier.  
J'ai l'âme maintenant légère et satisfaite,  
C'est le ciel qui m'a fait cette douce leçon.  
A mes yeux, désormais, la nature est plus belle;  
J'entends passer dans l'air comme un battement d'aile,  
Et l'amour chante en moi sa plus jeune chanson!»

## VIII.

Dans tous les environs la vendange était faite.  
Du bourg de Valeyrac, ce soir, c'était la fête;  
Les vendangeurs partaient, on fêtait leur départ,

Adieu paniers:—dansons et chantons sans retard!

On arrivait déjà d'une lieue à la ronde.  
Les hommes avaient mis leur belle veste ronde,  
Les femmes avaient mis leur plus rouge jupon;  
Et, gravement pimpants et la mine essoufflée,  
Ils couraient, car déjà derrière la vallée  
On entendait le bruit rauque d'un violon.

Je ne vous dirai pas,—à la façon flamande,—  
L'enseigne de l'auberge et la folle guirlande  
Que l'on avait ce soir appendue au brandon;  
Je ne vous dirai pas les rondes, les quadrilles,  
Les buveurs accoudés et les joueurs de quilles:  
Je ne vous ferai pas le tour du rigaudon.

Ah! parlez-moi plutôt des temps mythologiques  
Où le ciel se peuplait de héros et de dieux,  
Où le monde passait dans des splendeurs magiques,  
Où l'Olympe entr'ouvrait son cycle radieux!—  
C'était sur quelque mont solitaire et sauvage,  
A l'heure où le soleil déserte le rivage;  
On voyait accourir, partis dès le matin,  
Les bergers empressés de maint vallon lointain.  
Sous l'odorant fardeau des roses d'Idalie  
La façade du temple était ensevelie;  
Un satyre cornu sculpté sur le fronton,  
Aux lèvres un hautbois, riait sous le feston;  
Et les nymphes, autour du satyre pressées,  
Ployaient sous les raisins leurs têtes renversées.

Est-ce une vision, poète, où sommes-nous?  
Ardente, l'œil pourpré, la bacchanale antique  
Se dresse devant moi sous le sacré portique.  
Voici le sanctuaire et le peuple à genoux!

Evohé! Evohé! quel feu divin m'embrase!  
Je sens bouillir mon front sous l'éclair qui le rase,

Dans le fond de mon cœur je sens gronder ma voix:  
Le voile de mes yeux se déchire et je vois!

En marche! promenez devant nous les corbeilles,  
Que le son des tambours disperse les abeilles,  
Et que l'oiseau qui vient picorer le pépin  
S'enfuit au vent bruyant de nos branches de pin!  
Mêlons à nos cheveux de douces violettes;  
Musiciens, prenez votre casque d'aigrettes,  
Et d'une voix unie au mode lydien  
Dites-nous les exploits de Bacchus l'Indien!  
Allez, versez le miel de la muse lyrique;  
Ceignons nos ceinturons et dansons la pyrrhique.  
Venez, les Égipans, les Faunes des jardins,  
Les Satyres barbus avec vos peaux de daims;  
Venez, les chèvres-pieds; accourez, les Bacchides;  
Ajustez vos bandeaux, rattachez vos chlamydes;—  
Et dansons! ébranlons sous nos pieds la forêt!  
Comme déjà le sol tournoie et disparaît!  
L'arbre semble alourdi comme un autre Silène;  
Brandissons nos roseaux, dansons à perdre haleine;  
De notre cercle immense ardent à fendre l'air  
Embrassons la forêt dans nos anneaux de chair!  
Tout fuit autour de nous, mon front vibre et ruisselle,  
Dansons!—Hécate luit sur les pâles marais,  
Le vent du soir se lève impétueux et frais;  
Je vois, je vois là-bas le temple qui chancelle.  
Dansons!—Et vous Cinthie, Euphrosine, Aglaé,  
Versez-nous à pleins flots vos brûlantes rasades,  
Notre patère est vide; encore, mes thyades!  
Et buvons et dansons!—Evohé! Evohé!...

## IX.

Je sais une maison, du côté de Lesparre,  
Qu'un fossé seulement de la route sépare.

—On y voit un perron et deux lions devant.—  
Seul, à la regarder je m'arrêtais souvent;  
Elle a ces volets verts que désirait Jean-Jacques  
Et fleurit d'aubépin son grand portail, à Pâques.

Cet enclot printanier, propice aux heureux jours,  
Enferme deux époux que vous savez,—Madame,  
Ils n'ont plus que la joie et le calme dans l'âme,  
Et le ciel a béni leurs charmantes amours.  
Tout dans le fond du parc et parmi la grande herbe  
Je les ai vus passer, l'un sur l'autre appuyés,  
A travers la bruyère et les bleuets ployés,  
Elle, les yeux baissés, lui, le regard superbe.  
—Un tout petit enfant se jouait à leurs pieds.—  
Quand nous voyagerons, l'été prochain peut-être,  
Nous passerons par là, car il faut les connaître.

Lucien est un chasseur habile dans son art,  
Et puis un agronome. Il a mainte visite  
Pour ses beaux dahlias en serre, que l'on cite,  
Nul doute qu'on n'en fasse un préfet—mais plus tard.

Nicette a dix-neuf ans, elle est jolie et belle;  
J'ai dansé cet hiver une valse avec elle.  
Un procureur du roi se montrait assidu  
Sur ses pas;—vous pensez si c'était temps perdu!

Mais me voici, je crois, au bout de mon histoire.  
Madame, vous avez fait acte méritoire  
En l'écoutant ainsi, les pieds sur les chenets,  
Comme s'il s'agissait de deux ou trois sonnets  
Aussi, puisqu'à présent vous n'attendez personne,  
Restons encore une heure, et souffrez que je sonne,  
Afin que vos laquais, en rallumant le feu,  
Apportent vos albums sur la table de jeu  
Et puis nous causerons—près de la cheminée  
Qui bourdonne en lançant sa flamme mutinée—  
De tout ce qui n'est pas sérieux ou profond,

De l'amour toujours jeune et des vers qui s'en vont.



## A THEOPHILE GAUTIER

Nous étions cinq ou six poètes  
Dans le divan Le Peletier,  
Lorsque—trop rares sont ces fêtes!—  
L'autre soir, tu parus, Gautier.

Je ne sais quelle humeur quinteuse  
M'avait faite un vin bourguignon,  
Et mis sur ma langue pâteuse  
L'accent d'un critique grognon.

Comme un chat ferait d'un rosaire,  
Ressuscitant de vieux lazzis,  
J'égrenais ton vocabulaire  
De diamants et de rubis.

Tout emmailloté de morale,  
Je blâmais tes tons enivrés,  
Et de ta forme sculpturale  
Les angles aux reflets dorés.

Au grand style, à tout ce que j'aime,  
Dès le début ayant failli,  
Je parlai longuement sur ce thème  
Comme Alexandre Dufaï<sup>[2]</sup>.

<sup>[2]</sup> Critique du temps, sans valeur.

C'était surtout à ton école

Que j'en voulais; à ces enfants  
Qui, dans un pan de ton étole  
Se font des manteaux si bouffants;

A ce groupe de flatteurs blêmes  
Que l'on voit courbés et furtifs,  
Dans tes livres, dans tes poèmes,  
Ramasser tes bouts d'adjectifs;

A ces enragés coloristes  
Devant lesquels Diaz pâlit,  
Si brillants et pourtant si tristes,  
Orientaux de chianlit!

Adeptes d'un art inutile,  
Race d'employés au Trésor,  
Dans le Sacramento du style  
Recherchant des pépites d'or.

Ce qu'il fait derrière toi, maître,  
Ce troupeau si peu clairvoyant,  
Il ne s'en doute pas peut-être:  
C'est du Delille flamboyant!

Et bien! oui, j'étais en colère,  
J'allais, voix en quête d'échos,  
Comme le prince atrabilaire  
Criant: «Des mots! des mots! des mots!»

J'étais cruel. De leur folie  
Tu n'es pas responsable, toi,  
Noble vin, dont ils sont la lie,  
Musique, dont ils sont l'aboi.

J'étais injuste. Mais quand même  
J'aurais eu froidement raison,  
Quant à mon imprudent blasphème  
J'eusse conquis l'opinion;

J'omettais dans mon injustice  
L'enfer auquel on t'a lié,  
Cet intolérable supplice  
Par Monsieur de Sade oublié:

Le feuilleton!—Triste machine,  
Qui fait du matin jusqu'au soir  
Fonctionner, comme l'usine,  
L'intelligence au désespoir!

Voilà bientôt dix-sept années,  
Laps immense! tourment sans fin!  
Que les muses infortunées  
Maudissent en chœur Girardin;

Lui qui, dans son avide joie,  
T'a cloué, Prométhée hardi,  
Et qui donne à manger ton foie  
Au feuilleton, chaque lundi!

Quand, loin de notre humaine sphère,  
La rime voudrait t'emmener,  
C'est ton article qu'il faut faire,  
Tout Plaute a sa meule à tourner.

Apprête donc ta plume agile  
Pour le journal du lendemain:  
L'inspiration dit Virgile,  
Le feuilleton dit Laurencin.

Ah! grand et malheureux poëte  
Par la prose toujours rongé,  
Ce délire que je regrette,  
Tu devais en être vengé:

A mon tour,—que Dieu me pardonne!—  
Aujourd'hui je change de ton,  
Car ces stances, je les griffonne

Sur la marge d'un feuillet.



# BONNE HUMEUR

SONNET IRRÉGULIER

Voici le temps des bals; Estelle, qu'en dis-tu?  
Mettons-nous vite à nos toilettes;  
Moi, je veux être un clown harnaché de sonnettes  
Et coiffé d'un bonnet pointu

Toi, tu seras marquise, avec des violettes  
Au creux de ton sein court vêtu;  
Et de ta bouche en cœur, et de ton œil battu  
Naîtront sourires et paillettes.

Puis, tu prendras ton loup acheté chez Babin  
Avec sa barbe de satin,  
Barbe aux plis miroitants qui s'envole en cadence,

Petit voile rose au menton,  
D'où nous est venu ce dicton:  
«Du côté de la barbe est la toute-puissance.»



## MADAME CLORINDE

La semaine dernière, à travers mon binocle,  
Étant à l'Opéra,  
—Mignonne statuette enlevée à son socle—  
Je vis passer un rat.

Mais un rat, sur ma foi, de structure divine,  
Un rat fluet, coquin;  
Bouche-fleur, perles-dents, avec des pieds de Chine,  
Et l'œil américain.

Des quinquets de la rampe où je voyais reluire  
Les coins d'or de ses bas,  
Elle jetait à tous un agaçant sourire  
Entre deux entrechats.

Ses bras nus paraissaient appeler des caresses,  
Arrondis ou tombants,  
Tandis que sur son dos battaient deux folles tresses  
Et deux nœuds de rubans.

Pas vingt ans!—Et déjà, ses ennuis, ses caprices,  
Qui pourrait les compter?  
Et combien t'ont donné, petit rat de coulisses,  
Leur cœur à grignotter!



# LE MUSICIEN

POÈME

DÉDIÉ A M. JULES DE GÈRES

## I.

Dans une rue extrêmement tranquille,  
Au bord de l'eau, près de Saint-Louis-en-l'Île,—  
Est au cinquième, un pauvre appartement,  
Par le soleil visité rarement.  
Rien c'est moins gai que ce froid domicile:  
Le plancher ploie, et le plafond jauni  
A des soupirs de vieillesse et d'ennui.  
Là, chaque meuble est d'une étrange mode,  
D'un siècle éteint pâle et soigneux reflet:  
Boule a fourni l'armoire et la commode,  
Le Directoire a sculpté le buffet.  
Sur le foyer, un miroir de Venise  
S'incline encore, à demi-détamé,  
Devant l'œil bleu d'une ombre de marquise  
Qui lui sourit dans son cadre enfumé.

Vers la croisée, au fond d'une bergère,  
—Matin et soir,—à l'ombre du rideau,  
Est un vieillard qui, d'une main légère,  
A son archet fait chanter un rondeau.

Il est petit, de mine guillerette;  
Son œil tremblotte,—et sa jambe maigrette  
Bat la mesure avec précision.  
Toute son âme est dans son violon.  
Un vieil habit, fait d'une étoffe bleue,  
Grimpe au sommet de son chef dépouillé;  
Sur le collet trotte une mince queue  
Dans un ruban, lézard entortillé.  
Quatre-vingts ans ont rendu respectable  
Aux yeux de tous ce pauvre et frêle corps,  
D'où la pensée à jamais regrettable  
Fuit chaque jour en plus faibles accords.

Un peu plus loin est assise sa fille,  
—Vieille déjà,—qui travaille à l'aiguille.

Monsieur Médard est de l'ancien parti  
Contre Mozart, Gluck *e tutti quanti*;  
L'art actuel n'a plus rien qui l'inspire,  
Et quand Paris court à Donizetti,  
Son violon se plaît seul à redire  
Les airs charmants d'*Azor* et de *Zémire*.  
Il a gardé son culte tout entier  
Aux souvenirs du beau siècle dernier  
Et le plaisir dans ses rides se joue  
Quand, chevrottant un morceau du *Devin*,  
Il se souvient qu'à cet endroit divin  
Le grand Rousseau l'a tapé sur la joue.  
Dans ce temps-là, monsieur Médard était  
Jeune et fringant, il courait les ruelles.  
De l'Opéra, que sans cesse il hantait,  
Mieux que personne il savait les nouvelles.  
S'il voulait bien, que ne dirait-il pas?  
Combien de fois, pour mainte peccadille,  
Il a risqué ses jours à la Bastille!  
Il disputa, raconte-t-il tout bas,  
Un mois entier le cœur d'une danseuse

A certain duc de maison vaniteuse;  
Et c'étaient là de ses moindres ébats.

Ce n'était rien pourtant qu'un pauvre diable,  
Léger vêtu, qui courait le cachet;  
Mais il avait un esprit agréable,  
Vingt ans à peine, une mine sortable,  
L'œil bien fendu, puis un bon coup d'archet.  
Plus tard, d'ailleurs, il le fit reconnaître:  
Son coup d'essai valut un coup de maître.  
Il débuta, je crois, dans *le Buron*,  
—Pièce en couplets, fort médiocre en somme,—  
Par un duo pour flûte et violon,  
Qui lui valut, grâce à Monsieur Anseaume,  
D'être placé dans les premiers dessus,  
Près du souffleur, au pied de mille écus.

Ce fut alors qu'il épousa sa femme.  
Son souvenir lui déchire encor l'âme.  
Lui, dont le cœur avait souvent battu,  
N'avait jamais osé rêver de vierge  
Plus rayonnante en sa jeune vertu.  
Elle tenait une petite auberge.  
—Avez-vous vu qu'au seuil d'un cabaret  
Jamais minois fripon et vin clair  
Dans aucun temps, dans aucune patrie,  
Aient laissé froid un fils de Polymnie?  
Notre Médard était trop de son temps  
Pour dédaigner alors un tel usage:  
Chaque bouchon recevait son hommage,  
Mais celui-ci rendit ses goûts constants.  
On l'y voyait du soir jusqu'à l'aurore  
Venir gaîment s'accouder, verre en main,  
Pour revenir le lendemain encore,  
Plus altéré d'amour et de bon vin.  
Il l'épousa.—Quarante-cinq années  
D'un doux bonheur, qui leur furent données,

Rouvrent toujours dans le cœur du vieillard  
L'amer regret de l'éternel départ.

Ils habitaient tous deux cette chambrette,  
Quand de Feydeau l'insolent directeur  
Lui fit savoir, comme grande faveur,  
Qu'on l'admettait à prendre sa retraite.  
Il en tomba malade. Son orgueil,  
Contre un tel coup, se trouva sans défense  
Mais il jura de venger cette offense,  
Dût Apollon couvrir son front de deuil.  
Il fut longtemps pensif, acariâtre;  
Puis, un matin, pour punir son pays,  
Il s'engagea dans un petit théâtre  
De pantomime, au faubourg Saint-Denis.  
Mais l'énergie en lui s'était usée:  
De son talent aucun ne s'aperçut;  
Et quand sa femme en ce temps-là mourut,  
Il s'en revint, l'âme à demi-brisée,  
Finir sa vie où son cœur la connut.

C'est dans ces lieux,—où veille son histoire  
En riens charmants inscrits en mille endroits,—  
Qu'il a vécu, recueillant sa mémoire,  
Entre ces murs aujourd'hui gris et froids,  
Tristes de tout le bonheur d'autrefois.  
Sa fille coud; lui, fredonne à voix basse,  
Ou, quelquefois, abandonnant sa place,  
Il va chercher, de l'air le plus discret,  
Un vieux cahier dans un tiroir secret.  
Il en essuie avec soin la poussière;  
Avec respect son œil le considère,  
Car c'est son œuvre à lui, son opéra!  
Dans tous les temps il en a fait mystère;  
Après sa mort seulement on l'aura.  
C'est là dedans qu'il a mis son génie,  
Qu'il a versé sa joie et son regret;

Il l'a refait quatre fois. Le sujet  
En est tiré de la mythologie.  
—Aussi, faut-il le voir en cet instant,  
La main tremblante et le cœur palpitant,  
Comme il le tient! afin qu'on ne l'emporte,  
Pour un voleur lui-même on le prendrait.  
D'un pied furtif il va fermer la porte;  
Et, revenant près de son chevalet,  
Sur son archet il pose la sourdine,  
De peur—qui sait?—qu'une oreille voisine,  
En entendant ces chants venus des cieux,  
Ne lui ravisse un bien si précieux!

Ah, ces jours-là, ce sont ses jours de fête!  
Monsieur Médard alors n'a plus sa tête:  
Et qu'en passant monte, l'après-midi,  
Un de ces vieux, d'humeur encor follette,  
Par le soleil de printemps dégourdi,  
En route, allons,—et vive la goguette!  
Tous deux s'en vont, l'un sur l'autre appuyés,  
Guignant de l'œil la blonde et la brunette,  
Cahin caha, souriant et ployés,  
S'entretenant de choses d'amourette.  
A la barrière, aux *Amis du Printemps*,  
Quand vient le soir, attablés sous la treille,  
Chacun demande à la dive bouteille  
Une heure encor des rêves de vingt ans.  
On cause, on jase, on dit ses escapades;  
On se demande avec étonnement  
Où sont allés les anciens camarades—  
Et l'on se tait mélancoliquement.  
Puis vient la nuit tendre ses sombres voiles,  
Avec le vent qui souffle aux alentours  
Il faut partir, on sent ses pas moins lourds,  
Et l'on revient aux premières étoiles,  
En chantonnant tout le long des faubourgs  
Quelque refrain égrillard des vieux jours.

Mais en voyant de loin poindre son gîte,  
Monsieur Médard sent la peur qui l'agite.  
Il se souvient que sa fille l'attend,  
Et que sans doute au logis, en rentrant,  
Il va trouver un œil froid et sévère,  
Comme jadis était l'œil de sa mère.  
En y songeant, son pas devient plus lent,  
Près d'arriver, il regarde, il hésite...  
Timidement il monte les degrés.  
Pauvre vieillard! ses pas mal assurés  
Certainement vont le trahir bien vite!  
—Bonsoir, ma fille...,—et, se sentant broncher,  
En l'embrassant, monsieur Médard évite  
De rencontrer ce regard qui s'irrite.  
Et, tout honteux, il s'en va se coucher.

## II.

Sa fille est tout le portrait de sa mère,  
Sauf qu'en naissant la grêle la marqua.  
Le ciel lui fit une existence amère  
Et la tristesse à son cœur s'attaqua.  
Elle n'a point connu dans son jeune âge  
Les doux instants de rêve et de loisir;  
Jamais l'amour à son pâle visage  
N'a fait monter la flamme du désir;  
Jamais le soir, une heure à sa croisée,  
Ne la surprit, la tête dans la main,  
A regarder, pensive sans pensée,  
Monter la lune au firmament serein,  
Comme une fleur qu'un coup de vent déchire  
Dès son aurore, au bord du rameau vert,  
Elle a perdu tout charme et tout sourire,  
Son cœur n'est plus qu'un calice désert.  
Dieu la conquit à lui dès son enfance  
Et lui ferma tout terrestre bonheur;

En l'autre vie est sa seule espérance  
Et dans l'attente elle apaise son cœur.  
Un voile noir couvre son front austère:  
Avec orgueil portant le célibat,  
Elle promène, aussi sage que fière,  
Ses quarante ans de vertu sans combat.

Patiemment dans cette solitude  
Ses jours pieux s'écourent. Après Dieu,  
Son pauvre père est la seule habitude  
Qui la fait vivre et la distrait un peu.  
Ainsi s'en vont—ô l'énigme profonde!—  
Toutes les deux, ces âmes au déclin:  
L'une si pleine avec l'amour du monde,  
L'autre si vide avec l'amour divin!

C'était au mois d'octobre ou de novembre.  
Monsieur Médard avait quitté sa chambre,  
Et, lentement, sur la fin d'un beau jour,  
Ils respiraient le frais air du Luxembourg.  
Le bon vieillard, qui la croit jeune et belle,  
Car à présent sa mémoire chancelle,  
Tout en marchant, vint à lui conseiller,  
Se faisant vieux, lui, de se marier;  
—Car, disait-il, si la Parque cruelle  
De mes instants tranchait soudain le fil,  
Ma pauvre enfant, où ton pas irait-il?—  
Puis il se tut. La nuit était muette.  
Par intervalle on surprenait le vent  
Qui se plaignait comme une âme inquiète.  
La pauvre fille avait baissé la tête  
Et murmuré ces deux mots:—Au couvent.  
En ce moment, amoureuses rafales,  
On entendit chanter quelques passants;  
C'étaient des traits, des cadences finales.  
Monsieur Médard sentit à leurs accents  
Se réveiller ses haines musicales.

Il tressaillit,—et comprimant le bras  
De sa compagne, il redoubla le pas.  
Du Luxembourg au plus vite ils sortirent,  
Et dans la nuit leurs ombres se perdirent...



## CONTRADICTION

Quand c'est tout de bon que j'aime,  
Adieu chanson et poème!  
Dans mon esprit à l'envers  
Je ne trouve plus un vers.

Il me souvient que Constance  
Me demanda quelque stance  
Sur son amour et le mien.  
Bah! cela ne valut rien.

Et vraiment je m'en étonne,  
Car elle était simple et bonne,  
Et, pendant un an ou deux,  
Nous vécûmes fort heureux.

D'où vient donc que cette femme  
N'a su toucher que mon âme,  
Et que j'ai si mal rimé  
Ce que j'ai le mieux aimé?



# SEULE

SONNET

Elle est morte bien jeune, elle est morte bien belle,  
Par un matin d'avril frileux et souriant,  
Douce, et rêvant de Dieu, sans laisser derrière elle  
Les larmes d'une mère ou l'effroi d'un enfant.

Nul ne la connaissait, car, du bout de son aile,  
Son bon ange gardien la voilait. Et pourtant  
Son cœur, son pauvre cœur, jusqu'à la mort fidèle,  
S'était pris sans espoir d'un amour éclatant.

Mais tous l'ont ignoré; le temps de sa jeunesse,  
Monotone et caché, s'est enfui sans ivresse.  
Elle a vécu sans faste, elle est morte sans bruit;

Aucun n'a recueilli les trésors de cette âme.  
Ainsi passent—parfums perdus! stérile flamme!—  
L'étoile dans le jour et la fleur dans la nuit.



## MADAME CLORINDE

Puisque, avant le dessert, la fatigue t'a prise,  
Belle et chétive enfant, qui n'est pas même grise,  
Et, qu'à peine au début de nos propos joyeux,  
Les éclairs des flacons ont vaincu tes grands yeux,  
Puisque ton bras lassé s'est posé sur la nappe,  
Que le bâillement, seul, de tes lèvres s'échappe,  
Que ton cou s'alanguit et que ton front s'endort;  
Sur ce sofa défait, aux coussins à glands d'or,  
—Quoique pour une nuit entière on t'ait payée—  
Va dormir un instant, dans tes cheveux noyée.



# UNE DATE

## I.

Au gai roman de ma jeunesse  
J'ai fait une corne ce soir.  
Je te ferme, le temps est noir,  
Petit livre si plein d'ivresse.

Adieu chansons, tout est fini,  
Faisons place à la politique.  
Cette seconde République  
Pour ses rêveurs n'a pas un nid.

Nos récits étaient des sornettes.  
L'heure est venue où les poètes  
Ne seront pas plus regardés  
Que bretteurs ou pipeurs de dés.

Le monde, saturé de fables,  
Délaisse petit à petit  
Les pages où ces pauvres diables  
Mettaient leur cœur et leur esprit.

Maigres comme des télégraphes,  
Sous les balcons errants et las,  
On vide sur eux des—carafes.—  
Comme aux amoureux, dans *Gil Blas*...

Où chercher maintenant fortune?  
L'Icarie est bien loin de nous;  
Et puis, d'ailleurs, s'il en est une,  
Elle est pour les planteurs de choux.

Que le ciel ne m'a-t-il fait naître  
Comme ce bourgeois gras et blond,  
Si bien mis, et si content d'être,  
Qu'il n'en demande pas plus long?

Qu'ai-je fait à la Providence  
Pour n'être pas tout simplement  
Homme de peine et de silence,  
Pêcheur breton, meunier normand?

Officier de cavalerie  
Jouant au billard chaque soir  
Et faisant une cour fleurie  
Aux demoiselles de comptoir?

Surnuméraire à la marine,  
Ayant de l'ordre et du crédit,  
Avec des manches en lustrine  
Pour ne point gâter mon habit?

Ou boutiquier dans ma boutique,  
Marié, bête, matinal,  
Attendant venir la pratique  
En lisant le *National*?

## II.

Si quelque ambition grotesque  
Allait cependant me venir!  
Eligible, je le suis presque;  
Qui me dira mon avenir?

D'une Constituante en peine  
Irai-je un jour grossir les rangs?  
Serinette républicaine,  
Harmonica de vingt-cinq francs!

Serai-je,—que le ciel m'en garde!—  
Rêveur hissé sur un pavois,  
Moitié tribun et moitié barde,  
Bras inerte, éloquente voix?

Publiciste, ayant pour amantes  
Les Némésis aux bras flétris  
De mes colères écumantes  
Inondant le premier Paris?

Ou pamphlétaire de ruelles,  
Comme Timon l'Athénien,  
Timon, démocrate en dentelles,  
Vicomte en bonnet phrygien?

Irai-je, gonflé de misère,  
La nuit, devant un suif tremblant,  
Pâle Archiloque de gouttière,  
Rimer des odes au pain blanc?

### III.

O contrastes impitoyables!  
Jamais on ne vit ciel plus bleu,  
Air plus doux, nuits plus admirables,  
Qu'en ces temps de sang et de feu.

Au milieu des guerres civiles,  
Au plus fort des combats de juin,  
Quand on fusillait des mobiles  
Aux barreaux des marchands de vin;

Quand on jetait par les fenêtres  
Des bouteilles de vitriol,—  
Toujours résonnaient dans les hêtres  
Les poèmes du rossignol;

Chaque soir, la lune coquette  
Se mirait dans le lac plissé,  
Comme ferait une grisette  
Dans un coin de miroir cassé;

Car c'est le temps des jeunes brises,  
Le temps où tout chante, où tout plaît,  
Où Rousseau jetait des cerises  
A mademoiselle Galley;

Où plus d'un de nous s'achemine,  
La cravate un peu de côté,  
Seul, vers la rivière voisine,  
Pour prendre un bain d'éternité.

#### IV.

Vivre, eh Dieu! la pauvre merveille!  
Morne chanson, morne refrain!  
Ce que nous avons fait la veille,  
Nous le ferons le lendemain:

Nous arpenterons sans mystère  
Toujours les mêmes boulevards,  
Et la même Cité Bergère,  
Avec le même pont des Arts.

Combattant la même paresse,  
Le matin nous retrouvera;  
Et, le soir, la même maîtresse  
Sur sa gorge nous vieillira.

Nos cœurs, tristes petites bêtes,  
Ne battront qu'une ou deux fois l'an;  
Et, dans quinze ans, nos pauvres têtes...  
*Mais où sont les neiges d'antan?*

Car, grâce au public insensible,  
Pour nous, vainement révoltés,  
La lutte se fait impossible  
Avec les faiseurs effrontés.

Et lorsque ainsi l'on nous dispute  
La renommée avec le pain,  
On s'étonne que dans la lutte  
Notre accent devienne hautain.

Que pour tant de stupides œuvres  
Nous n'ayons égard ni bon ton,  
Et que pour la chasse aux couleuvres  
Il nous suffise d'un bâton.

Ah! race de marchands du Temple,  
Mais du Temple infect de Paris,  
Qu'un de vous sans rougir contemple  
Notre légion d'appauvris:

Nos poèmes qui trop tard règnent  
Veulent un rude enfantement,  
Car nos flancs sont des flancs qui saignent.  
Toute ode suppose un tourment.

Eh bien! donc, tombons sans murmure,  
Tombons comme des orgueilleux!  
La conscience, c'est l'armure  
Des poètes, ces derniers preux!



# MUEZZIN.

## I.

Ce matin, penché, seul à ma fenêtre,  
L'ombre autour de moi pleine de rumeurs  
Triste, j'attendais le jour à paraître,  
L'œil vers l'orient aux rouges lueurs.

La nuit s'enfuyait, honteuse et surprise,  
Le ciel éteignait les pâles regards;  
Et, des noirs buissons qu'agitait la brise,  
Pensif, j'écoutais les souffles épars.

Mais quand je sentis, ployé sous l'extase,  
De lumière et d'or mon front inondé,  
Tandis que, partout, comme l'eau d'un vase,  
Le jour ruisselait du ciel débordé;

Quand les peupliers et quand la prairie,  
Avec le ruisseau, chantèrent en chœur,  
Quand je vis briller les *filles-de-Marie*,  
Je sentis la paix monter à mon cœur.

Mille oiseaux jasaient, je me sentais vivre,  
D'un chaste bonheur mon cœur se berçait;  
Et c'était pour moi, qui d'un rien m'enivre,  
Comme un frais bonjour que Dieu m'adressait.

## II.

Et voyant ainsi le ciel me sourire,  
Pour que votre esprit ne fût pas jaloux,  
A mon tour aussi j'ai voulu vous dire  
Que le ciel s'était levé bleu sur vous.

Car peut-être alors, belle paresseuse,  
Les volets fermés à l'éclat des cieux,  
Vous pensiez—souvent l'aurore est berceuse—  
A tout ce qui fait le front soucieux.

Vous pensiez aux jours de courte durée  
Qui laissent en nous si longs souvenirs,  
A l'espoir qui passe en robe dorée,  
Haillons rattachés avec des saphirs!

Vous pensiez sans doute à tout ce qu'emporte  
L'ombre qui décroît, voile replié,  
Au rayon qui vient quand la fleur est morte,  
Au malheur qui fuit sans être oublié.

Vous pensiez, tendant l'oreille aux mensonges  
Qu'à votre chevet souffle le sommeil,  
Qu'il valait bien mieux poursuivre des songes  
Que de tant hâter l'heure du réveil;

Que peut-être, hélas! le jour qui va luire  
Sera triste et noir, et plein de courroux,  
Et voilà pourquoi j'ai voulu vous dire  
Que le ciel s'était levé bleu sur vous.



## AUTRE BONJOUR

Comment vous portez-vous, adorable Éliante?  
Sur la pointe du pied j'entre en votre boudoir;  
C'est l'heure du lever, midi, l'heure élégante;  
Phébus cligne aux volets et demande à vous voir.

Au bord de l'oreiller où votre tête glisse,  
Gageons que la rosée aura sur votre teint,  
En passant, secoué son bouquet de narcisse  
Encore tout trempé des perles du matin.

Ne vous étonnez pas si, dans votre ruelle,  
Comme faisaient jadis les abbés-papillons,  
Je viens, gazette en main, vous dire la nouvelle,  
Et sur votre guitare accorder mes flonflons.

Sur ce tabouret-là souffrez que je m'asseoie;  
Je détournerai l'œil autant que vous voudrez,  
Et vous ferai passer votre mule de soie  
Entre les deux rideaux, quand vous vous chausserez.



## MADAME CLORINDE

L'autre nuit, comme ils étaient onze  
Qui soupaient à la Maison-d'Or,  
Sous une table aux pieds de bronze  
Deux d'entre eux parlaient d'elle encor:

—Elle est morte, c'est grand dommage,  
La perle du quartier Bréda!  
Mieux eût valu pour ce voyage  
S'en aller Rosine ou Clara.

C'était une petite blonde,  
Née à seize ans et morte à vingt;  
Enfant qui trop tôt vint au monde,  
Enfant qui trop tôt s'en revint.

Un des princes de la finance  
L'avait tirée on ne sait d'où.  
Chez elle éclatait l'élégance:  
Il l'entourait d'un luxe fou.

Dans les plis d'un peignoir cachée,  
Ses genoux sous elle tapis,  
Rêveuse, elle vivait couchée  
Sur les fleurs de son grand tapis.

Nulle n'était plus provoquante  
Dans nos nuits de pompeux gala;

A la fois marquise et bacchante:  
C'était Clorinde!—Pleurons-la.

Adieu, notre jeune compagne;  
Tu t'en vas au milieu du jour,  
L'estomac ruiné de champagne  
Et le cœur abîmé d'amour.

Un menuisier, une portière,  
Deux personnes uniquement,  
La suivirent au cimetière:  
Sa mère et son premier amant.

FIN.



## TABLE DES MATIÈRES.

Ode à l'ivresse.		7
En médoc: poëme.	I.	17
—	II.	21
—	III.	27
—	IV.	31
—	V.	35
—	VI.	39
—	VII.	43
—	VIII.	47
—	IX.	51
A Théophile Gautier.		57
Bonne humeur.		65
Madame Clorinde.		69
Le musicien: poëme.	I.	73
—	II.	83
Contradiction.		89
Seule.		93
Madame Clorinde.		97
Une date.	I.	101
—	II.	105
—	III.	107
—	IV.	109
Muezzin.	I.	115

— II.	117
Autre bonjour.	121
Madame Clorinde.	125

BORDEAUX.—TYP. GOUNOUILHOU.

## DU MÊME AUTEUR.

EN VENTE

**Statues et Statuettes;** 1 vol. in-18, format Charpentier.

**Histoire du tribunal révolutionnaire;** 1 vol. in-18, format Charpentier.

**Rétif de la Bretonne;** 1 vol. in-12, avec portrait et autographe (tiré à 500 exemplaires seulement, sur vergé, vélin, Hollande et papier rose).

**Les Aveux d'un pamphlétaire;** 1 vol. in-32 collection diamant.

**Monsieur de Cupidon;** 1 vol. in-18, format Charpentier.

**Figurines parisiennes;** 1 vol. in-32 (collection mignonne).

SOUS PRESSE

**L'Inassouvi;** 1 vol. in-18, format Charpentier.

Bordeaux.—Typ. G. GOUNOUILHOU, place Puy-Paulin, 1.

## **Note du transcripteur**

Hormis la couverture, l'original est imprimé à l'encre rouge.

\*\*\* END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LES VIGNES DU  
SEIGNEUR \*\*\*

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

# THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at [www.gutenberg.org/license](http://www.gutenberg.org/license).

## **Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works**

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org). If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website ([www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org)), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project

Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

## 1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to

you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

## **Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg**

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the

efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org).

### **Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at [www.gutenberg.org/contact](http://www.gutenberg.org/contact)

### **Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment

including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit [www.gutenberg.org/donate](http://www.gutenberg.org/donate).

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: [www.gutenberg.org/donate](http://www.gutenberg.org/donate).

## **Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works**

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a

copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:  
[www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org).

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.